L’été de la coupe du monde

Par Dïana Bélice

Dimanche 17 juillet 1994.

C’est l’été, il fait vingt-deux degrés, et j’ai neuf ans.

Je suis couchée dans l’herbe du parc, tout en haut d’une butte, à contempler le ciel, les nuages, et les volées d’oiseaux qui traversent la voûte azurée. Quelques fois, il faut que je plisse les paupières, comme si je faisais des clins d’œil à l’immensité du zénith. C’est que les cumulus se décalent pour laisser place à des rayons de soleil qui m’aveuglent. Mais je ne suis pas fâchée ; ça n’a rien de méchant. C’est plutôt une caresse maladroite de la part de notre ami l’étoile de la clarté.

Tout bien réfléchi, ce n’est pas comme s’il pouvait en faire autrement.

Aussi bien dire qu’après de longs mois sur les bancs d’école, je suis heureuse de finalement être en vacances. Et pour l’heure, je peux affirmer avec certitude que ç’a été près de trente jours de perfection.

Oui, oui !

Même si cette année scolaire a sans doute été la plus belle de toute mon existence.

Car je me suis découverte.

Je sais déjà que lorsque je vais être encore plus grande, moi, je vais devenir une écrivaine.

Je me suis fait cette promesse après que ma prof, madame Côté-Barrios, a refusé de lire mon texte de dix pages, et que mes parents m’aient dit qu’il n’en était pas question, lorsque je leur ai annoncé que je serai une femme de lettres. Selon eux, il faudrait plutôt que je sois médecin, avocate, ou quelque chose du genre.

Aucune chance.

Pourtant, je leur ai fait croire que j'accéderais à leur demande ; que je suis une bonne petite fille obéissante. Ce qu'ils ne savent pas, c'est qu'ils le veuillent ou non, un jour, je vais écrire les meilleures histoires du monde entier.

Croix de bois, croix de fer, si je mens, je vais en enfer.

Non seulement j'ai trouvé ma future carrière, mais j'ai passé des heures folles avec mes copains, à l'école, et après les cours, j'ai niaisé sur la route du retour avec ma grande sœur et ses amis qui sont vraiment trop cool.

Donc, oui ; ç'a été parfait. Mais comment mon été peut-il surpasser tout ça ?

C'est simple.

C'est parce que c'est la coupe du monde.

Je dois l'admettre : je suis loin d'être une fanatique de soccer. Ce que j'aime de cet événement, ce sont plutôt les moments.

Un instant avec papa, sur le divan, les yeux pleins d'étoiles et de passion, alors qu'il m'explique l'importance de Ronaldo ou de Sanon, deux joueurs Noirs exceptionnels ayant mis le sport en valeur.

C'est aussi à propos de ces heures passées dans la cour arrière, avec les sœurs, alors qu'on tente de copier les bicyclettes exécutées par Pelé, toutes ces années auparavant.

Ce sont les cris de joie des membres de ma famille, chaque fois que notre équipe favorite marque un but, après des touches de balles magistrales, impressionnantes, qu'avec toute la bonne volonté du monde, on ne sera jamais capable de reproduire, puisqu'il y a de ces dons, dans la vie, que tu possèdes, ou pas.

Je pose la main sur mon front ; pour me protéger d'une énième gentille attaque de l'astre de feu. À ce stade-ci, je me rends compte que mon visage est perlé de sueur. J'ai chaud. Après tout, il y a un moment que je suis là, à me faire rôtir. Je décide que c'est le temps de rentrer. De toute manière, le dernier match de la coupe du monde va bientôt commencer.

Et ça risque d'être épique.

Italie contre Brésil.

Je pars au pas de course et je descends le monticule sur lequel j'étais juchée d'une foulée experte.

Ce faisant, je me surprends à penser que j'adore sentir mes tresses flatter mon dos à chacun de mes pas, comme c'est le cas pour mes amies, Roxane et Geneviève, avec leur interminable chevelure blonde et châtaine qui en font autant lorsqu'elles arborent la queue de cheval.

Je longe l'avenue Joseph-Tassé pour croiser André-Ampère. Là, j'emprunte le passage secret. Même si ce n'est pas nécessaire. C'est juste que c'est toujours plus amusant, comparable à un parcours du combattant où il faut éviter des plantes qui poussent dans toutes les directions, l'entreposage des voisins et traverser, sans se faire remarquer par le chien de Mélissa. Mais je le jure, cette bête possède un sixième sens. Elle sait que j'approche, avant même que je ne me retrouve dans son champ de vision. Elle est là et hume l'air. Oh ! Elle m'a repérée ! Elle se met à japper et moi, je presse le pas, comme si elle pourrait sauter par-dessus la clôture et me mordre les fesses.

Sur la gauche, ma maison.

La maison rouge.

Celle avec les plus grandes cours avant et arrière du quartier, juré craché.

J'ouvre la porte aux couleurs carmin et aux accents de blanc.

Elle est toujours déverrouillée pour accueillir la joie.

Immédiatement, je suis enveloppée par l'animation et l'excitation étouffée des cinq membres de ma famille. C'est que les activités se concentrent au sous-sol. Le lieu des milles et un bonheur.

Des marathons de films d'horreur.

Des jeux de tag dans le noir.

Des cachettes légendaires qu'on garde pour soi, jusqu'à la prochaine partie.

Des devoirs, assis à la seconde table de la cuisine, la seule qu'on utilise, même si on en possède deux.

Des heures à se faire tresser les cheveux pour finir avec la peau du crâne sensible et douloureuse, pour au moins deux bonnes semaines.

Des moments passés en étant installés devant le feu, à inventer des histoires.

Et aujourd'hui, ces murs contiendront notre fièvre devant le match du Brésil qu'on souhaite voir comme grand vainqueur.

Lorsque j'arrive en bas, je réalise que tout un chacun s'active à des opérations en lien avec le visionnement tant attendu. Des boissons sont versées dans d'énormes verres remplis de glace, des collations de toutes sortes sont mises à disposition et des coussins sont posés devant le téléviseur.

J'ai encore plus hâte.

Alors que je me mêle aux préparatifs, tout sourire, je repense à l'instant où j'ai expliqué à un de mes amis ce en quoi consisterait mon été, fière comme un paon.

- Je vais regarder la coupe du monde avec ma famille !
- Ah oui ? Et tu prends pour quelle équipe ?
- Celle du Brésil !

Soudainement, le silence. Il avait même plissé ses yeux bleus. Comme pour s'assurer que je n'étais pas en train de lui mentir. Et pourtant, ce n'était pas le cas ; j'étais tout ce qu'il y a de plus sérieux.

- C'est quoi le rapport ? Tu viens pas de là ! T'es haïtienne !
- Oui, mais chez moi, c'est la tradition !
- Ben, elle est stupide, votre tradition !

À ces mots, mon camarade de classe avait pris la poudre d'escampette. Sans que je n'aie eu l'occasion de lui expliquer les plus jolies choses à propos de cette tradition qu'il jugeait bien trop vite comme étant futile.

S'il s'était attardé à regarder et à écouter, il aurait vu les étoiles que je suis certaine d'avoir dans les yeux, en vantant, bien malgré moi, l'équipe du Brésil.

Il aurait entendu une belle histoire.

Il aurait su que dans les années cinquante, chez moi, en Haïti, afin d'échapper au macoutisme de François Duvalier, mon peuple s'agglutinait devant la radio pour être témoin à distance des exploits d'un de leur frère de couleur — le grand Pelé —, et rêvait par la même occasion d'un monde où rien n'est impossible.

Où tous seraient enfin libres.

Alors, pour toujours, Pelé est devenu une icône. Un symbole de l'excellence dans une société profondément raciste et ségrégationniste.

Mais pendant les heures que durait la description de ces matchs, rien n'était irréalisable, impensable. Surtout, j'imagine que c'était ce sentiment de fierté qui enveloppait le cœur de mes compatriotes, qu'ils chassaient et n'avaient de cesse de vouloir faire persister.

Puis je peux m'identifier à mes ancêtres. Leur histoire, elle ressemble beaucoup à la mienne. Car il y a deux ans, on emménageait dans le quartier. Et la police a été appelée sur les lieux, parce que les voisins ont cru qu'on était en train de dévaliser une résidence.

Oui, oui, je le jure !

Pourtant, ça n'a pas empêché ma famille de sourire. De célébrer notre toute première maison.

La maison rouge.

J'ai aussi ressenti quelque chose de semblable à mes ancêtres, une fois, tandis que j'étais en route vers l'école, avec ma grande sœur. Le désir de continuer à rêver à l'égalité n'a pas cessé de brûler dans ma poitrine, même lorsqu'une petite fille a demandé à son parent : « Papa, est-ce que c'est ça, une négresse ? » Dès lors, avec toute la sollicitude du monde et en serrant son enfant contre lui, il avait répondu : « Oui, ma fille ».

C'est sûr ; ça m'a fait mal.

Très mal.

C'est le genre de douleur, qui contraste avec toutes les autres, et dont on ne fait pas l'expérience à moins de posséder une peau comme la mienne.

J'ai l'impression que cet événement m'a un peu détruite. Mais je n'ai pas laissé me réduire en miettes.

Je pense que c'est ça, la différence.

Je souris. Encore et toujours. Et plus fort, même, si ça se trouve.

Parce que ma sœur et moi, le bonheur, on le savait, il était là. Pas loin, quelque part, à nous attendre. On le sentait. Et on avait bien l'intention de continuer de le traquer jusqu'aux confins de l'univers.

Donc je les comprends, mes aïeuls. Parce que je vis des choses semblables, encore aujourd'hui, dans notre monde de chouchous aux couleurs néons, de jeans taille haute et de *side pony tails*.

Donc mes pensées s'envolent vers le Brésil. Et c'est tout naturel.

D’ailleurs, je reviens au présent. Le match a commencé depuis un moment. Il est enlevant. Passionnant ! Les deux équipes livrent une performance digne des plus grands.

Tellement, qu’après les périodes habituelles, il n’y a toujours aucun pointage au tableau ; les joueurs protègent avec férocité leur territoire.

C’est maintenant le temps de la prolongation. Et même là, rien !

Il faut donc déterminer le vainqueur par le biais de tirs au but au nombre de cinq. Et c’est l’Italie qui commence.

Premiers tirs.

Franco Baresi. Il rate son coup.

Pour le Brésil, Márcio Santos. Il loupe son *shoot*.

Deuxièmes tirs.

Pour l’Italie, Demetrio Albertini. Il faillit à la tâche.

Pour le Brésil, Romário. Il marque le premier *goaaaal* !

Troisièmes tirs.

Pour l’Italie, Alberico Evani. Il inscrit son équipe au tableau.

C’est un à un.

Pour le Brésil, Branco. Il compte.

C’est deux à un pour les Brésiliens.

Pour l’Italie, Daniele Massara. Il échoue.

Pour le Brésil, Dunga ; il réussit le troisième lancer.

C’est trois à deux pour le Brésil.

Pour l’Italie, Roberto Baggio. Il manque son coup.

Et juste comme ça…

Le Brésil a gagné !

On dirait que tous les corps de ma famille s’allient pour faire exactement la même chose. On se lève. Ma mère attrape la benjamine de notre clan, et on monte les escaliers à toute vitesse. On emprunte le couloir, jusqu’à la porte d’entrée. On descend les marches de notre balcon. Et on se met à crier dans la rue notre extase devant le triomphe du Brésil.

Et le plus fou, dans tout ça ? C’est que nos voisins haïtiens en font autant.

Sans le savoir, on s'est donné rendez-vous.

Dans la joie et l'allégresse.

Tout le monde saute et hurle, les poings levés vers le ciel, en signe de victoire.

Toutes les petites et les grandes chicanes entre les enfants et les adultes du quartier n'existent plus le temps de cette célébration.

Cet instant, je ne l'oublierai jamais.

Parce qu'il est magique.

Rassembleur.

Et il demeura un de mes plus beaux souvenirs. Il va être gravé dans mon cœur. À jamais. Et je le chérirai. Autant de fois qu'il refera un tour à la surface.